

MARCEL JOUHANDEAU

**Dans l'épouvante
le sourire
aux lèvres**

Journaliers XXVIII
décembre 1973 - Noël 1974

nrf

GALLIMARD

I

ÉMILIE MARTIN

Je me souviendrai d'elle jusqu'à mon dernier souffle. Pour une raison que j'ignore, quand j'avais de treize à quatorze ans, elle dut quitter le Carmel de Limoges où elle était novice depuis plusieurs années. Je ne l'avais jamais vue et elle était si peu décidée à se remettre au monde que longtemps elle ne descendit pas de la mansarde où on l'avait logée. De chez mes parents, j'apercevais son visage pâle dans le cadre étroit de la fenêtre au-dessus du toit, comme une vision lunaire ou parfois comme une apparition apocalyptique. Ce n'est qu'après des semaines qu'elle consentit, rétive, à prendre part à la vie de sa famille. Deux de ses sœurs étaient couturières Germaine et Valentine, Andrée modiste. Jeanne qui avait été religieuse professe dans un Carmel d'Espagne, économe, administrait les finances de la maison. L'aînée, Gabrielle, coiffeuse à domicile allait le matin de maison en maison parer ses clientes et passait ses après-midi à tricoter ou

broder, souffre-douleur de la mère, préposée au ravitaillement et à la cuisine.

Très vite Émilie s'attacha à moi, me disputant sans succès à Jeanne qui m'adorait au sens propre du mot, presque sans rien nous dire, les yeux au ciel, nos mains entre-jointes. Comment Émilie aurait-elle réussi à l'emporter dans mon cœur? Jeanne convenait mieux à ma nature d'alors; sa douceur, son mysticisme me médusaient. Émilie, une tempête en sommeil, toujours sur le point d'éclater, me faisait peur.

Elles étaient, Jeanne et Émilie, cultivées, imbues de textes sublimes et aucun roman de l'époque, de René Bazin à Pierre Loti, en passant par Bourget, n'échappait à leur curiosité, mais je sais surtout un gré infini à Jeanne d'avoir mis sous mes yeux, très tôt, tout de suite après ma première communion, les *Maximes* de saint Jean de la Croix qui m'ont marqué pour toujours, en particulier celle-ci : à savoir qu' « une seule pensée de l'homme vaut plus que le monde ».

Or, mes deux religieuses manquées, à charge de la tribu, durent s'en séparer. Jeanne partit la première, pour le couvent de Salvatierra, au-delà des Pyrénées. Privé d'elle, je ne tardais pas à tomber sous l'empire d'Émilie, avant qu'elle s'exilât bientôt elle-même.

C'est alors que M^{me} Alban s'empara de moi, la Perfection, jusqu'au jour où je secouai son joug, pour reprendre et finir brillamment mes études secondaires. Le baccalauréat obtenu, je suivis les cours de rhétorique supérieure, au lycée Henri IV, à Paris. Ce n'est qu'à mon retour à

Chaminadour, où je passais mes grandes vacances, que je me liai de nouveau intimement avec Émilie, mais celle-ci n'était plus la même. Elle s'était comme épanouie, belle, d'une coquetterie folle. Institutrice à Territet en Suisse, elle y avait perdu sa piété. Sensuelle autant que moi, elle ne tarda pas à obtenir de ma part caresses, baisers, mais jamais je ne m'égarais au-dessous de nos ceintures. Nos lèvres et nos mains opéraient seules et si timidement, pour ce qui me concernait, qu'Émilie en vint, pour m'engager à franchir le pas, à souhaiter, à exiger presque l'essentiel, en me disant, sans rougir : « Ce que je veux de toi, c'est un enfant. » La veille de mon départ pour Paris, ne réussit-elle pas à m'attirer chez elle, où elle était sûre que nous serions seuls ensemble ? Toutes ses sœurs parties, elle partageait la chambre de la mère, qui régulièrement passait ses journées chez une amie, repasseuse. Donc, Émilie étendue à demi nue sur le lit, je me débarrassais de mon pantalon pour la rejoindre, quand une clef tourna dans la serrure, M^{me} Martin entra. Ce qui me frappa, c'est qu'allais-je défaillir, Émilie n'était pas gênée du tout. Pendant que je me rajustais, les deux femmes avaient engagé conversation, comme si tout ce qui se passait était naturel.

Ce qu'on peut se demander sans malveillance aucune, c'est si Émilie, vu la belle situation matérielle de mes parents, ne cherchait pas surtout par ses manœuvres à assurer son avenir.

En effet, à peine ma mère avait-elle installé pour moi, 26 rue Gay-Lussac à Paris que j'avais

regagné, un appartement charmant, je recevais de mon amie un télégramme ainsi conçu : « Arrive ce soir à minuit gare de Lyon. Milie. »

De mon côté, depuis une année, séparé des miens, voué entièrement aux sœurs Pincengrain, Véronique et la future Sainte-Face, M. Godeau en herbe, je m'étais rapproché de ma religion. Aussitôt ce message lu, je me demandai s'il n'était pas, non seulement inconvenant de ma part, mais coupable d'accueillir chez moi une maîtresse, en trompant la confiance de ma famille. J'avais un directeur, le R. P. Guibert, Supérieur du séminaire de l'Institut catholique. Je vais lui demander conseil. Celui-ci saint prêtre, s'il en fut, à peine m'a-t-il entendu, se retire dans sa chambre et reparait bientôt, revêtu de son surplis et de l'étole : — Levez-vous, Marcel me dit-il et prenant un ton solennel : — Ce moment est très grave. Toute votre vie en dépend. Marcel Jouhandeau, consentez-vous à prendre pour épouse la jeune femme qui arrive cette nuit à Paris? — Non, répondis-je avec fermeté. A aucun prix. — Alors, n'allez pas à la gare de Lyon.

De me rendre aussitôt chez les sœurs Pincengrain à qui j'exposais la situation. Aussitôt Véronique louait à l'Hôtel Beauséjour, voisin du 11, rue Meslay où elle habitait, une chambre pour moi. J'y demeurerais aussi longtemps que durerait le danger et je prendrais mes repas chez mes amies.

Quand, huit jours plus tard, je me rendis, rue Gay-Lussac, pour recueillir mon courrier, je

trouvai sous la porte une collection de lettres d'Émilie qui hésitaient entre la tendresse et la colère. Elle logeait rue de l'Arbre-Sec, près du Louvre. J'eus la faiblesse de lui donner rendez-vous à Notre-Dame, pour m'expliquer. Je la retrouvai ternie, humiliée, mais toujours entreprenante ; vite elle obtint de m'emmener jusqu'à son refuge où, à peine étions-nous entrés, elle s'assit au parloir devant le piano et de chanter *La Paloma* à la mode du jour. Quand elle acheva la romance, j'avais fui.

Des années plus tard, j'appris qu'elle n'avait pas rejoint Territet, mais gagné la Pologne où sa sœur Jeanne apprenait le français aux enfants d'une famille opulente. Émilie ne tarda pas à trouver un emploi du même ordre, mais aventureuse-née, elle parvint très vite à séduire une comtesse très riche dont elle devint sans retard la demoiselle de compagnie. Bientôt, entichée, la comtesse décidait de faire d'elle son héritière, après l'avoir adoptée. Ce qu'on peut se demander, c'est quelle fut la nature des rapports de nos deux dames, autant que vécut la comtesse.

Celle-ci morte, Émilie, nantie d'une fortune importante, reparaisait de temps en temps à Chaminadour, où marié, je la retrouvais pimpante. Élise et elle s'entendirent parfaitement. Je conserve des photographies où on les surprend ensemble dans le jardin de ma mère.

A cette rencontre fortuite succéda un long silence. J'appris après la guerre de 1939 qu'une révolution l'ayant dépossédée, Émilie avait rejoint encore une fois sa sœur Jeanne, qui, fidèle à elle-

même et à son Dieu, était entrée en religion dans un couvent de Montmorillon.

Nouveau silence d'un quart de siècle jusqu'en 1972. L'année dernière en effet, je reçus de ma sœur une lettre, à peu près celle-ci : — J'étais seule chez moi, un après-midi. On sonne et je trouve devant ma porte deux religieuses d'un ordre inconnu qui demandent à me parler confidentiellement. Elles venaient de la part de la Mère Générale de leur ordre pour m'apprendre qu'Émilie Martin était morte en odeur de sainteté dans l'une de leurs maisons, après avoir rendu à l'Église des services éminents. Connaissant parfaitement la langue polonaise et la langue russe, Émilie s'était chargée de résoudre par correspondance maints problèmes qui restaient pendants entre divers ordres religieux et divers évêchés étrangers et ceux de notre pays.

Avant de s'éteindre, sans doute avait-elle donné au couvent qui l'assistait l'exemple d'une piété et d'une résignation voisin de la sainteté.

Quant à la démarche spectaculaire auprès de ma sœur, je ne pouvais pas ne pas penser qu'elle avait été souhaitée et dictée pour m'atteindre encore posthument.

Un ami me demande, il y a presque un an de cela, de lui confier un portrait de M^{me} Kisling par Kisling. Pris au dépourvu, surpris, intimidé, j'accepte.

Quelque temps après, l'ami en question me

confie que, s'il a souhaité emporter ce dessin, c'est parce qu'il a été autrefois l'amant de M^{me} Kisling, et que maintenant il désirerait le garder. En même temps, comme si j'avais déjà dit oui à l'échange, il m'adresse une crucifixion de Max Jacob, une horreur, un porc crucifié. Comme je montrais ce trophée à une jeune femme intelligente, elle s'écria d'emblée : « Mais, c'est le mauvais larron. » Aussitôt de faire savoir que je refusais le marché.

Hier, le troqueur dépité me rapporte mon Kisling, je lui rends son Max Jacob et comme au cours de notre conversation je prononce le mot « malhonnête », je surprends je ne sais quel trouble insolite dans son regard.

Tous mes amis prétendent que le Kisling qui m'a été rendu n'est pas celui que j'avais prêté. Je refuse de le croire.

Mon boucher me dit ce matin : — Monsieur Jouhandeau, vous devriez soit à la télévision, soit dans vos livres parler ou écrire sur vos plats favoris dont on n'a pas l'idée aujourd'hui et vous lanceriez une mode. Tout le monde voudrait tâter de la joue de bœuf en pot-au-feu ou de l'épaule de veau rôtie sur l'os et on ne la ferait plus désosser et rouler, ce qui est une erreur.

Cependant, pour tout ce qui me regarde seul, je me réduis à ma plus simple expression, qu'il s'agisse de nourriture ou de vêtement.

Marc m'inquiète. Il a horreur de l'école. Ce

que je cherche à savoir, si cette horreur tient à lui ou à l'esprit et aux méthodes de l'établissement catholique que j'ai choisi.

Il en revient triste et il s'y rend à contrecœur.

Son professeur est dur. Des punitions stupides l'accablent. 100 lignes par ci, 50 lignes à recopier par là. Il sort de ces exercices abruti.

Je lui fais apprendre ses leçons chaque soir et les lui fais réciter le matin. Il les sait. Ses notes sont toujours au-dessous de la moyenne. Celui qui l'interroge doit l'intimider, le terroriser.

Souvent je me suis demandé si l'ennui scolaire n'est pas un signe d'intelligence. Cet ennui est décuplé et justifié, si le maître est stupide.

J'ai été professeur 37 ans sans punir. Beaucoup de mauvais élèves sont plus intelligents que les meilleurs. Dans ma classe, je laissais courir les premiers et cherchais à piquer l'attention des rebelles. Combien en ai-je sauvés malgré eux ? On m'appelait « l'éveilleur d'âmes » au pensionnat de Passy.

Pour anéantir les soucis actuels, il suffit de se situer au-delà de l'an 2000. L'actualité, vue de loin, est sans importance.

De la priorité d'un seul être dans chaque famille et de la relativité de tous les autres autour de lui. Chez les Peyrat, Marie-Louise seule comptait. Les autres n'étaient que le frère, la mère, la grand'mère de Marie-Louise.

Le tragique de chaque instant tient à ce que la mort est inhérente à lui, si éloignée qu'elle soit.

Hier, un évêque est venu me voir. C'est un homme encore jeune. Il prétend que certaines pages de mon œuvre lui ont ouvert les yeux sur certains problèmes essentiels et sans doute mes confidences parfois le scandalisent, mais il a tenu à se procurer tous mes *Journaliers* parus. « C'est là un monument, une montagne de documents sur une âme, à laquelle toutes les autres sont agrégées, de laquelle aucune autre n'est tout à fait différente. » semble-t-il penser. Dans l'univers moral rien n'est étranger à rien.

Il semble que ce que j'ai dit de moi prouve que la Foi n'est pas incompatible avec le péché, que les plus grandes faiblesses humaines n'excluent pas les plus hautes visées de l'esprit et du cœur.

Lettre de Marie-Louise. 17 décembre 1973.

« Cher Marcel, vous étiez là-bas à Guéret, moi aussi ce 24 décembre 1929. Vous m'aviez invitée. J'acceptai et vous trouvai dans votre chambre auprès d'un petit feu de bois. Je vous apportais des fleurs, reçues le matin de Nice. Sur votre table se trouvaient des copies d'élèves : analyse des *Femmes savantes* de Molière. Votre mère nous offrit des bonbons de chez Fournet, le pâtissier. Vous m'avez laissé entendre que votre vie conjugale n'était pas paradisiaque : “ Heureusement j'ai mes élèves, mon pensionnat de Passy. ”

J'allai le même soir à la Messe de minuit. Une parente dévote qui m'accompagnait me dit : " N'oublie pas, Marie-Louise, de faire un vœu, à l'Élévation. "

« Je suivis son conseil : " Mon Dieu, que, guidée par vous, j'achève mes jours dans une sorte de chartreuse, où vous nous trouveriez à vos pieds Marcel et moi, en une communion sacrée. "

« Et cela n'est pas un conte, bien qu'un peu fabuleux. Marie-Louise. »

J'ai dû lui répondre que cette chartreuse s'était réalisée, qu'elle est pour elle sa cécité, pour moi une solitude presque absolue.

Quand on songe aux fins tragiques de Crassus, de Pompée et de César, ces trois têtes de l'hydre qui domina un moment le monde entier, on se félicite de n'être personne.

On m'invite sans cesse à me demander ce que Marc pourra bien penser de moi, quand il apprendra ce que je faisais de moi, quand je ne m'occupais pas de lui.

Devant cette menace, je me dis que, si Marc est intelligent et généreux, il me pardonnera ce que j'ai fait pour moi, en se souvenant de tout ce que j'ai fait pour lui.

Peut-être Dieu n'osera-t-il pas me maudire à cause de lui ?

La mère de Marc pour qui j'ai tant fait ne m'a

jamais pardonné mes faiblesses. Dieu sait cependant qu'auprès des siennes, les miennes ont droit à quelques égards. Sa vie n'a été qu'une croissante défaite. Ma vie a connu des hauts et des bas, mais, semée de chutes et de victoires, elle se termine dans la sérénité et un dévouement absolu à son fils.

Marc, je l'espère, sera assez noble pour admettre de ma part ce que je me suis réservé de liberté, en songeant que par amour pour lui j'ai renoncé à la fin à tout ce qui aurait pu intéresser encore ma chair et mon cœur.

Ma joie aujourd'hui n'est-elle pas de me contenter de riens et de lui donner tout ?

Je vieilliss vite. Pour la première fois de ma vie, ce matin, je ne me suis pas réveillé à l'heure convenue, 8 heures au lieu de 7 heures. La diligence de Marc m'a édifié et surtout sa bonne humeur. Il s'est habillé en un clin d'œil et fit face à tout ce que lui imposait de précipitation mon retard.

Le jour est loin de se lever et je suis debout. Rien ne m'est plus agréable et aussi bien de me coucher. Il semble qu'on imite par là le soleil qui en réalité ne se lève ni ne se couche.

Les joies du goût ont bien leur prix. C'est là un toucher profond.

Matérialistes en diable, les natifs de Chamina-dour avaient coutume de dire autrefois, quand ils

éprouvaient plaisir de ce genre, que « Dieu leur léchait l'âme ».

La mort me semble un bonheur. On se sent glisser lentement d'un monde plein de menaces à un autre sans faille.

Je me demande ce que j'éprouverais, s'il m'arrivait ce qu'on peut imaginer de pire ? A peu près ce que j'éprouve, quand il m'arrive ce qu'on peut imaginer de meilleur : une sorte d'indifférence ? Non, pas jusque-là, mais presque, du moment que je n'en serais pas responsable.

J'imagine, en pouffant, un pet de Caton, de Pompée ou de César.

Par horreur des disputes et des procès, je subis, sans parler, les pires dommages, les pires offenses et supporte la société de gens dont maints propos me blessent.

Je reçois beaucoup d'amis toute l'année et nous allons nous trouver seuls, Marc et moi ensemble, le jour de Noël.

Ce qu'il faudrait savoir, c'est si je m'en plains ou m'en félicite.

23 décembre 1973.

J'ai rarement connu un abandon comparable à celui dans lequel je me trouve avec Marc, ces jours de fête.

Heureusement mes gens conduisent Marc au

cinéma cet après-midi de dimanche. J'en ferai les frais pour tous et demeurerai seul avec mon chien que je ne parviens pas à aimer.

Et si l'Enfer au lieu de feu n'était que silence, le Silence, le Silence de Dieu.

Quand on est deux, on est deux fois seul.

Un temps vient où rien vaut mieux que quelque chose, sans qu'on soit pour autant désabusé.

De solitude plus entière, plus absolue que la mienne, on ne saurait l'imaginer. Quand on a porté aussi loin que moi l'optimisme, le moindre dégoût de la vie serait pire que le suicide.

Je me sens plus mort que mort, puisque je vis, tout mort que je sois.

J'ai beau être seul, je fume ma pipe, sans piper, je veux dire que je n'appelle personne, Dieu excepté.

Marc : « Un médecin, c'est quelqu'un. Il s'occupe du corps et le corps, c'est quelque chose. »

Bien sûr, je suis sensible au vide qui m'entoure mais pour rien au monde je souhaiterais mettre fin à ma solitude, en y introduisant quelqu'un qui déshonorerait ma fin.

MARCEL JOUHANDEAU

Dans l'épouvante
le sourire aux lèvres

Voici le dernier volume de ce grand roman éclaté que sont les *Journaliers*. Parvenu à ce point final d'où il peut prendre une vue rétrospective de toute l'œuvre, le lecteur mesure, à travers la dissémination des notes, des maximes, des anecdotes, l'unité du récit quasi quotidien de cette vie.

Là se réfractent, à travers le regard et le ton du narrateur, les reflets, dans leur continuité, de plusieurs destins (ceux d'Élise, de Céline, de Marc...), de passions successives, de témoignages essentiels.

Le retour de certains thèmes, de certaines figures, parfois dans une perspective onirique propre à l'auteur, justifie son affirmation à propos de son œuvre : « On peut dire d'elle ce que disait Lacordaire de l'*Ave Maria* : on la reedit, on ne la répète pas. »

Chaque moment se trouve modifié par l'éclairage du temps de l'ensemble. Ici, la grande vieillesse ne dément pas, dans la proclamation d'« une sorte de bien-être physique et de bonheur moral », l'allégresse du vivant, la sérénité du contemplatif. Elle confirme, par la clarté de la pensée et du style, une élégance morale que la mort, lucidement affrontée, ne parvient pas à défaire.

nrf